

LE BREC DU RUBREN

De nombreux sites nous apparaissent magnifiques lors des randonnées, pourtant certains ont une aura et un cachet qui nous attirent plus particulièrement. Pourquoi? Il est difficile de répondre à cette question, il s'agit de sensations, d'odeurs aussi, certainement de souvenirs enfouis mais rien de bien rationnel.

Le Vieux Chaillol ou le Rubren ont pour moi cette attirance, inutile de chercher une explication, c'est ainsi. Les calanques aussi, mais cela est une autre histoire !

Je parlais souvent du Rubren à mes amis, leur faisant le panégyrique de cette montagne, leur brossant sa beauté altière. Il est même certain qu'à force d'en parler je devais parfois les bassiner. Et je leur promettais de les y emmener un jour.

Il y a deux ou trois ans l'occasion s'est enfin présentée et l'ascension du Rubren fût projetée.

Le rendez-vous, au bout de la route dans la haute vallée de l'Ubaye, est fixé à sept heures, le matin. Combe-Brémond est un hameau encore habité à 1900 mètres d'altitude, au confluent des vallées de Maurin et du Longet, c'est là que se situe le départ.

Lorsque j'arrive au petit parking, près de la belle église de Maurin, entourée par les tombes du vieux cimetière au pied de Girardin, dans le petit matin humide, il n'y a encore personne. En venant, juste après la Barge j'ai pu voir un chevreuil revenir du torrent où il s'était désaltéré, traverser la route devant moi et se réfugier rapidement dans les escarpements de la montagne. C'est si rapide qu'on croit toujours avoir rêvé.

Je me prépare, me chausse, enfile une grosse veste et un bonnet de laine. Je vérifie une dernière fois mon sac et attends.

Quelques minutes silencieuses passent, ils arrivent..

Nous sommes six : mes amis Michel avec qui je partage dix années de randonnées, Myriam sa femme souvent participante, Sylvain leur fils que j'ai vu grandir au fil des semaines, Merry le frère de Myriam et sa compagne Sandrine une néophyte de la montagne.

Il fait frisquet, chacun se prépare lace ses chaussures, grignote un biscuit, enfle une veste et son sac met ses gants et son bonnet, et nous voilà partis dans le petit matin humide. Le soleil n'est pas encore levé.

Le chemin traverse le hameau endormi, passe devant une fontaine d'où sort une eau limpide et glacée, et monte dès la sortie vers une ancienne carrière de marbre, la serpentine, une belle pierre verte veinée, abandonnée au lendemain de la guerre. Des blocs de pierre taillés jonchent encore le flanc de la montagne en bordure du chemin comme si des travailleurs les y avaient laissés précipitamment appelés par une urgence irrépressible, donnant une impression de vie arrêtée. En contrebas sur la droite l'Ubaye coule paisiblement, et les premières marmottes mettent le nez à la fenêtre humant l'air frais. Le chemin est facile, et nous arrivons au pied d'une bergerie à l'entrée du vallon du Parouart.

Devant nous une sorte d'oasis à 2200 mètres d'altitude, sur une large étendue, des bosquets d'arbres verdoyants aux feuilles vernissées au milieu desquels miroitent des ruisseaux formés par l'Ubaye passagèrement calmée. C'est le plan du Parouart un ancien lac au confluent de plusieurs vallées, comblé par des avalanches au début du siècle, et occupé sur toute sa surface par le torrent.

L'Ubaye est une succession de passages relativement calmes et d'autres où elle est vraiment furieuse, creusant des marmites sapant les flancs de montagne depuis les lacs du Longet et cela jusqu'à ce qu'elle se noie dans le lac de Serre-Ponçon en rejoignant la Durance pour s'en aller ensemble vers la mer.

Le plan du Parouart, hérité des forces brutales de la montagne apparaît comme un lieu idyllique, calme, invitant au repos.

Le paysage change dès que nous avons traversé le torrent à l'amont du Parouart. L'Ubaye a creusé profondément son passage et le sentier

passé en hauteur à flanc d'un éboulis, face à l'autre versant formé par la paroi de la montagne déchiquetée par la furie des eaux.

Dès la sortie de l'éboulis nous débouchons sur une plaine avec des bergeries souvent en ruine, et suivons une piste bordée de pierres destinées à la protéger des colères de l'Ubaye, un chemin bâti aux temps où la montagne était exploitée par les hommes.

Après avoir à nouveau traversé le torrent sur un pont de bois nous montons vers l'entrée du vallon du Rubren occupée par une bergerie. Une surprise nous attend : une ânesse interdit le passage, refuse de parlementer, ne veut rien entendre. Au bout d'un moment la bergère arrive et nous donne l'explication : elle - l'ânesse pas la bergère- vient d'avoir un petit ânon et elle le défend contre toute intrusion. Il faudra obtempérer et contourner l'obstacle.

Nous évitons donc la bergerie et l'ânesse et nous débouchons sur le vallon supérieur du Rubren. Des rochers plats éclairés par le soleil matinal nous tendent les bras ; nous faisons une petite halte café casse-croûte, histoire de reconstituer quelques forces. Il est de plus très sage de s'arrêter avant que Myriam n'ait vraiment faim, son humeur toujours égale et enjouée pouvait devenir belliqueuse lorsque la faim la tenaillait sans que l'on s'arrêtât pour y remédier. Merry profite de la douce lumière matinale pour faire quelques photos, il aime bien les photos dépourvues de contraste ; plus tard le soleil haut produira des ombres dures, trop marquées. Mais les bonnes choses ont toujours une fin et nous repartons.

Quelques centaines de mètres plus loin, après un verrou herbeux, nous apercevons enfin le Rubren en contre-jour, un cône gris à la base, et vert foncé au sommet, un triangle de marbre. Il faut maintenant remonter tout le haut-vallon pour accéder au pied du col du Rubren. Le vallon est très large, et de nombreux sentiers convergent vers le col.

Le col est un éboulis de schistes boueux parsemé de génépi que l'on se contente de regarder, le seul génépi que l'on a le droit de cueillir se trouve sous forme liquide dans des flacons de formes diverses et il faut de surcroît l'échanger contre quelque monnaie.

Le col est assez facile, nous montons par des lacets rapides. Comme de coutume Sylvain est le premier et nous attend l'air narquois. Nous sommes prêts pour l'ultime ascension.

Nous ne sommes plus que quatre, deux d'entre nous n'ayant pas voulu la tenter. L'ascension n'est pas très difficile mais vertigineuse et la poussière rend les rochers glissants. La paroi du côté italien est très abrupte, à l'aplomb d'un lac de fonte; d'ailleurs nous sommes arrêtés par un touriste quasiment tétanisé sur un passage qui pourtant n'offre aucune difficulté majeure, une simple marche un peu élevée. Le vertige ne se commande pas et peut figer les plus courageux. La dernière difficulté nous attend; il faut franchir une petite dalle en léger surplomb, mais il existe pour les petits malins quelques mètres avant un petit couloir facile qui accède directement au sommet du Rubren.

Le sommet est occupé par une immense croix de fer ouvragée posée sur un cairn formé de blocs de marbre, c'est la première chose que l'on voit. Après on lève les yeux et le spectacle vaut les efforts accomplis : les Ecrins, le triangle noir du Viso, le Thabor à portée de main, les Aiguilles d'Arve un peu plus loin ; la vue est circulaire simplement bouchée à l'ouest par la tête de Malacoste et les Aiguilles de Chambeyron.

Sandrine, très satisfaite d'avoir pu passer la dernière difficulté, avec l'aide de Sylvain, est quelque peu surprise de voir plus bas, dans le lointain, le sommet jaune du Thabor qu'elle avait gravi il y a un an.

La redescente vers le col se fait au pas de course et nous déjeunons devant le beau refuge hexagonal et italien, au bord du lac à plus de trois mille mètres d'altitude.

Le retour s'effectue tranquillement jusqu'à Maljasset où nous dégustons, qui une bière qui une boisson américaine, chacun selon ses goûts.

Le 19 septembre 2000